

du ciel ; s'il veut comprendre tout cela, le traducteur doit, au préalable, connaître le temps, le milieu où l'œuvre fut créée, revêtir aussi intimement que possible la personnalité du poète, se pénétrer de ses émotions, même et surtout dans leurs nuances les plus intraduisibles. C'est ainsi seulement qu'il parviendra à trouver dans son propre cœur, dans son propre esprit, dans sa propre imagination, le sens véritable, le sens unique donné par l'écrivain aux mots qu'il emploie. C'est ce que j'ai tenté de faire.

Pour mener à bien mon travail, je me suis pénétré des meilleurs ouvrages écrits sur Pétrarque et son siècle ; j'ai lu et relu les savants travaux de Foscolo, Marsand, de Sade, Baldelli, Ginguené, les commentaires de Léopardi et surtout le « Pétrarque » si remarquable de M. Mézières. J'ai fouillé les œuvres latines considérables du poète ; j'ai appris presque de mémoire toutes ses poésies italiennes. De la sorte, j'en suis venu à vivre sa vie, à souffrir ses douleurs, à aimer avec son cœur. Oui, j'ai adoré comme lui, j'adore cet être inspirateur de son génie, cette Laure qui parvint à idéaliser l'amour chez le plus passionné des amants. Je l'adore au point que, quand j'ai pris la plume pour traduire tout l'amour éprouvé pour elle, j'ai conscience